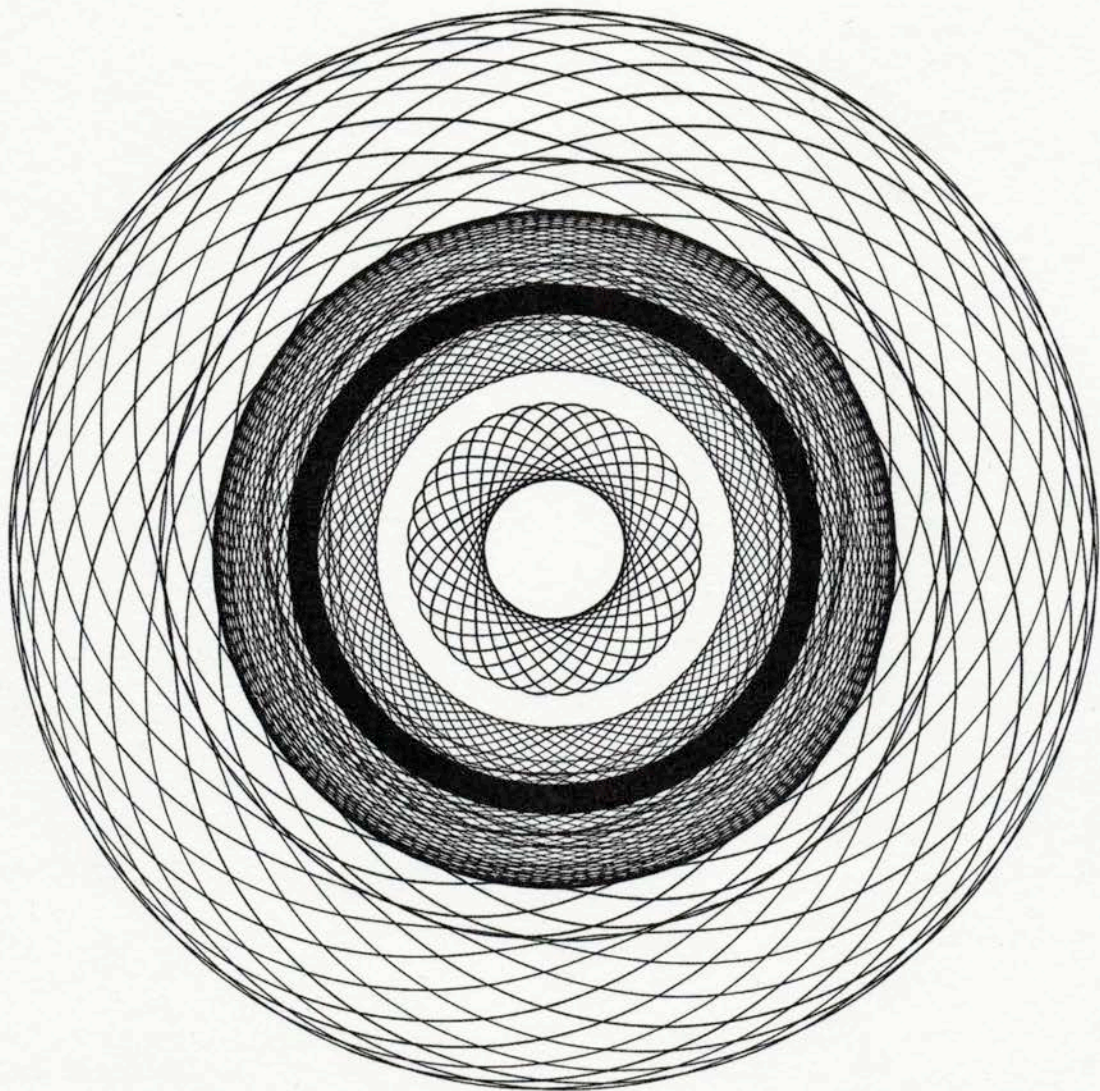


# LES MATINS INFIDÈLES

L'art du protocole



Musée national des beaux-arts du Québec



# Jocelyn Robert

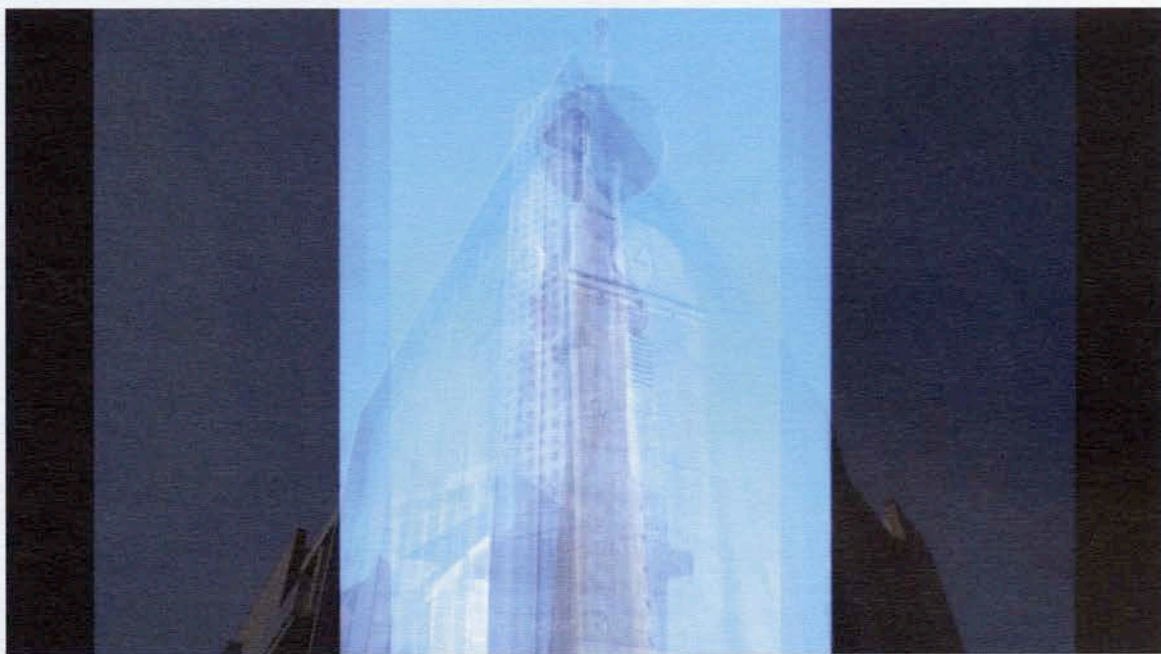
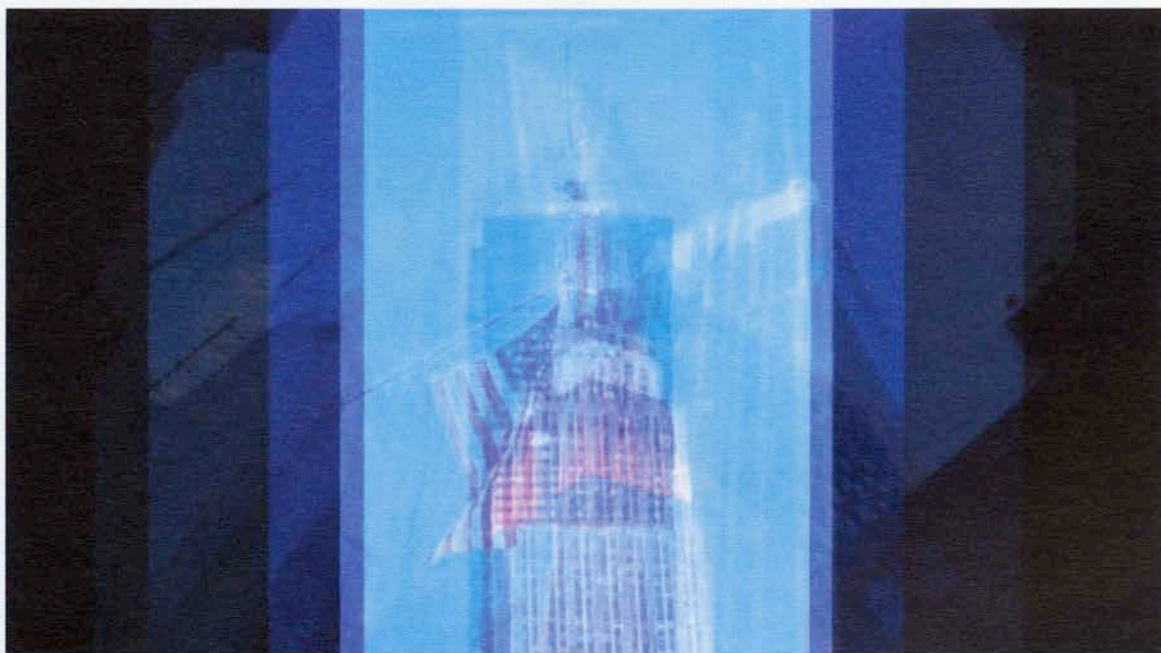
Avec *Blue Empire New York Babel Billboard* (2012), Jocelyn Robert ne fait pas que reprendre un motif autrefois saisi par Andy Warhol dans son film *Empire* (1964), il mime une manière de travailler propre à l'artiste pop. Dans la nuit du 25 au 26 juillet 1964, à partir des bureaux de la Fondation Rockefeller, au 41<sup>e</sup> étage de l'édifice Time-Life, à New York, Warhol, entouré d'assistants, a filmé l'Empire State Building pendant 6 heures et 36 minutes, soit de 20 h 6 à 2 h 42. Robert a trouvé sur le Web une image de l'Empire State Building. Il a ensuite demandé à son assistante de lancer le cliché dans le moteur de recherche d'images de Google, à la recherche d'équivalences. Devant la nuée de résultats obtenus, il a retenu les 30 premières images, puis a relancé chacune d'elle pour conserver cette fois 60 résultats de chaque recherche. Ce sont ces 1 800 images qui défilent en vacillant devant nos yeux.

Suivant une logique propre à la démarche de l'artiste, ces images se ruent à l'écran dans un ordre précis, se succédant en cascade. Les images du premier lot de 60 apparaissent les unes à la suite des autres, puis à rebours. À chaque changement de cliché, 5 % de l'image précédente est retenue, selon un principe qui rappelle le phénomène de la persistance rétinienne. Au fur et à mesure que le film avance, les vues de l'Empire State Building s'accumulent et se bousculent à l'écran, jusqu'à ce que le bleu du ciel, visible dans la majorité d'entre elles, en vienne à s'imposer et que la verticalité de l'édifice finisse par ne devenir qu'une vague agitation. La vidéo de Robert se rapproche ainsi de l'infinie progression vers la noirceur du monument filmique warholien. Il est important de souligner que le film de

Warhol, tourné à 24 images par seconde, est projeté à un rythme plus lent de 16 images par seconde, accentuant la perception du temps qui s'écoule. Or, la vidéo de Robert est un bombardement d'images sur fond de musique itérative jouée au piano.

En plus d'évoquer la facture de certains tableaux futuristes dans lesquels le mouvement est décortiqué et rabattu sur un seul espace-temps, cette rafale d'images permet d'en apprendre beaucoup sur le fonctionnement du moteur de recherche de Google. En effet, en lançant la première photographie du gratte-ciel new-yorkais dans ce logiciel, qui est essentiellement un outil de reconnaissance, Robert dévoile une logique extérieure au système qu'il a mis en place. Il signale l'unicité du langage parlé par Google, qui, au bout du compte, ne révèle rien que du même, excluant presque toute différence, ce qu'accroît la référence à la tour de Babel du titre de la vidéo. En plus de placer l'œuvre, de manière inattendue, à l'enseigne du langage, ce titre introduit le motif de la tour, mais surtout rappelle tout ce bleu qui ronge l'image et son contenu, laissant entrevoir le ciel à l'infini. Il n'est peut-être pas étonnant, en ce sens, que ce bleu approche l'indiscernable et l'insondable, qui lui-même, selon le mythe, ouvrira sur la diversité et la multiplicité des langues.





JOCELYN ROBERT  
*Blue Empire New York Babel Billboard*, 2012  
Vidéo couleur  
Env. 10 min, sonore







With *Blue Empire New York Babel Billboard* (2012) Jocelyn Robert not only took up a motif used earlier by the Pop artist Andy Warhol in his film *Empire* (1964); he also mimicked Warhol's way of working. From the offices of the Rockefeller Foundation on the forty-first floor of the Time-Life Building in New York, Warhol and his assistants filmed the Empire State Building for six hours and thirty-six minutes, from 8:06 p.m. on 25 July to 2:42 a.m. on 26 July 1964. Robert found an image of the Empire State Building on the Internet and asked his assistant to search for matches to it in the Google Images search engine. Out of the host of results, he chose the first thirty images, and then entered them in the search engine, this time retaining sixty results for each search. These are the 1,800 images which flicker by one after the other in his work.

In keeping with a logic consistent with Robert's artistic project, these images flash on the screen in precise order, cascading by in sequence. The images in the first group of sixty appear one after the other and then again in reverse order. With each change of picture, 5% of the previous image remains on screen in a manner reminiscent of the phenomenon of retinal persistence. As the film advances, the views of the Empire State Building accumulate and jostle about on the screen until the blue sky, visible in most of the pictures, comes to dominate while the vertical building becomes only a dim flicker. Robert's video thus approximates the endless progression towards black in Warhol's film monument. It is important to underscore the fact that Warhol's film, shot at twenty-four frames per second, was projected at a slower speed

of sixteen frames per second, accentuating our perception of the passing time. Robert's video, on the other hand, is a bombardment of images set to repetitive piano music.

In addition to bringing to mind certain Futurist paintings in which movement is dissected and reduced to a single space-time, this burst of images can tell us much about the way Google's search engine operates. By launching the first photograph of the New York skyscraper into the program, which is basically a recognition device, Robert reveals a logic exterior to the system he has put in place. He draws attention to the single-mindedness of the language spoken by Google, which in the end displays only the same thing, leaving out almost all difference, something accentuated by the reference to the Tower of Babel in the video's title. In addition to unexpectedly placing the work under the sign of language, this title introduces the motif of the tower and, in particular, calls to mind all the blue that worms its way into the image and its content, leaving a glimpse of the infinite sky. It is perhaps not surprising, in this sense, that this blue brings together the indiscernible and the unfathomable which itself, according to the legend, opens onto the diversity and multiplicity of languages.